

détruire avant l'arrivée du proconsul. A cette nouvelle, le Romain, laissant ses bagages et deux légions dans les quartiers d'hiver d'*Agedincum* (*Sens*), prend sans délai son parti : il marchera contre l'insurrection avant l'heure qu'il avait marquée. Pour parer au grave désavantage du manque de cavalerie et d'infanterie légère, il fait venir un à un tous les mercenaires germains qu'il peut enrôler : au lieu de leurs petits et peu solides animaux, il les monte sur des chevaux d'Italie et d'Espagne, tantôt achetés, tantôt enlevés par voie de réquisition à ses propres officiers. En route, il livre au pillage et à l'incendie la cité principale des Carnutes, *Cenabum*, qui a donné le signal de la défection, puis il franchit la Loire et entre chez les Bituriges. Les plans de guerre du chef gaulois subissaient leur première épreuve. Par son ordre, en un même jour, plus de vingt villes ou bourgs bituriges sont réduits en cendre : pareil sort attend les clans voisins, aussitôt que les éclaireurs ou les fourrageurs romains y mettront le pied. Il entrait dans les projets de Vercingétorix de détruire aussi la riche et forte place d'*Avaricum* (*Bourges*), la capitale même des Bituriges. Mais dans le conseil de guerre, la majorité se prit de pitié pour ses magistrats qui demandaient grâce à genoux : on se décide à défendre la ville à outrance, et la guerre se concentre autour de ses murs. Vercingétorix avait posté son monde, au milieu des marais voisins, sur un point inaccessible, où, sans même faire usage de sa cavalerie, il pensait n'avoir rien à craindre de l'ennemi. La cavalerie, d'ailleurs, couvrait les routes et les interceptait. La ville était bien fortifiée, et devant ses murs, entre elle et l'armée, la communication restait libre. La position de César était difficile. Il tenta, mais en vain, d'exciter l'infanterie gauloise à lui livrer bataille : elle ne bougea pas de son fort. Si bravement que ses soldats fissent leur devoir, au fossé, à l'*agger*, les gens d'*Avaricum* rivalisaient avec eux de courage et de génie inventif : un jour

César devant  
*Avaricum*.

peu s'en fallut qu'ils ne brûlassent tout le matériel de siège. A chaque heure les embarras allaient croissant. Comment nourrir une armée de près de 60,000 hommes dans un pays ravagé au loin, battu par des escadrons de cavalerie en force? Les minces vivres fournis par les Boïes s'étaient vite épuisés : ceux promis par les Éduens n'arrivaient pas : plus de blé au camp : le soldat en était réduit aux rations de viande, apportées de loin. Cependant, la ville, bien qu'héroïquement défendue, ne pouvait plus longtemps tenir. Il était possible encore d'en retirer les troupes dans le silence de la nuit, et de la détruire avant que l'ennemi l'occupât. Vercingétorix fait ses préparatifs en conséquence. Mais aux cris des femmes et des enfants qu'on abandonne, les Romains prennent l'éveil : la retraite n'est plus possible. Le lendemain, jour de brouillard et de pluie, les légionnaires escaladent le mur, et enlèvent la place. Irrités de sa résistance opiniâtre, ils n'épargnent ni le sexe ni l'âge. Ils se jettent en affamés sur les vivres amoncelés par les Gaulois<sup>1</sup>. La prise d'*Avaricum* (printemps de 702) était un premier succès remporté sur la révolte. L'expérience des dernières années donnait à penser à César que les insurgés vaincus allaient se dissoudre, et qu'il n'aurait plus bientôt qu'à les battre en détail. Il se fait voir avec toute son armée dans le pays des Éduens, et par cette démonstration

Prise  
d'*Avaricum*.

52 av. J.-C.

<sup>1</sup> [Ici se termine la première partie de la campagne de 702. Elle a occupé les derniers temps de l'hiver. Les chercheurs qui se plaisent aux détails d'archéologie militaire ou de topographie, devront lire les admirables pages de César (7. 1-32), et l'intelligent récit de l'*Hist. de C.* (II, pp. 240-264). La route suivie par César, le passage des Cévennes, la Gaule traversée de Vienne à Sens, le retour offensif sur *Gorgobina* des Boïes, que l'empereur Napoléon III fixe avec raison, ce nous semble, au *Bec d'Allier*, entre les deux rivières (p. 247, à la note), la prise de *Vellaunodunum* (*B. G.*, 7, 11), probablement *Triguère*, et non *Château-Landon*, comme on l'a voulu jusqu'ici, de *Cenabum* (qui est décidément *Gien*, p. 249 en note), et de *Noviodunum* (probablement *Sancerre*, et non *Nohant-en-Goût*, ou *Nouan-le-Fuzelier*, p. 252 en note) : enfin tous les incidents du siège d'*Avaricum*, y sont retracés de la façon à la fois la plus exacte et la plus satisfaisante.]

César divise  
son armée.

imposante, comprimant l'agitation de la faction des patriotes, les contraint à se tenir tranquilles, pour le moment. Il divise alors ses troupes : renvoie Labiénus à Agedincum, avec mission de rallier la division qui y a été laissée. Avec ses quatre légions, Labiénus tiendra tête au mouvement, dans la région des Carnutes et des Sénons, cette fois encore soulevés les premiers. Quant à César, avec les six autres légions qui lui restent, il se retournera du côté du sud, et ira porter la guerre dans les montagnes des Arvernes, là où Vercingétorix est, à proprement parler, chez lui.

Labiénus  
devant Lutèce.

Labiénus quitte donc Agedincum, et descend la rive gauche de la Seine, pour se rendre maître de Lutèce des Parisiens, bâtie dans une île au milieu du fleuve. Posté là comme en un fort, au cœur du pays ennemi, il lui sera facile d'écraser la rébellion. Mais voici qu'au-dessous de *Melodunum* (*Melun*) la route lui est barrée par l'armée gauloise, sous les ordres du vieux *Camulogène*, et retranchée au milieu d'impénétrables marais. Aussitôt le lieutenant de revenir sur ses pas : il franchit la Seine à la hauteur de Melun, et atteint sans obstacle Lutèce par la route de la rive droite. *Camulogène* venait de la brûler : il a de même rompu les ponts qui joignaient l'île au bord méridional du fleuve : et il se cantonne en face du Romain, qui ne peut ni le forcer à se battre, ni repasser l'eau sous les yeux des insurgés<sup>1</sup>.

César devant  
Gergovie.

Pendant ce temps les légions de César remontaient l'*Elaver* (*Allier*), et pénétraient en Arvernie. Vercingétorix fit tout son possible pour l'empêcher de se porter sur la rive gauche : mais le proconsul le trompa par une ruse de guerre : à peu de jours de là il était devant *Gergovie*, la capitale du pays<sup>2</sup>. Mais déjà, et sans nul doute, au

<sup>1</sup> Labiénus, arrêté par les marais de l'Essonne, avait passé la Seine, à Melodun même, en s'emparant de l'île où cette ville était bâtie (*B. G.*, 7. 34, 47, 48. *Hist. de G.*, II, pp. 285 et 286).

<sup>2</sup> On place Gergovie sur une montagne à une lieue au sud de

moment même où il campait en face de César sur l'Allier, Vercingétorix avait fait amasser de vastes approvisionnements dans la place. Celle-ci occupait le sommet d'une montagne haute et escarpée : devant les murs, une seconde muraille de pierre défendait le camp préparé pour l'armée gauloise. Profitant de l'avance qu'il avait sur les Romains, le roi gaulois arriva le premier à Gergovie; et là, se postant sous la ville, il attendit l'attaque dans ses lignes. César ne pouvait songer ni à un siège régulier, ni même à un blocus suffisant : son armée n'était point assez nombreuse. Il planta son camp dans la plaine au-dessous des hauteurs que Vercingétorix occupait; et pendant quelque temps, l'ennemi ne bougeant pas, il dut aussi se tenir inactif. C'était une victoire pour l'insurrection que d'avoir tout à coup arrêté, et sur la Seine et sur l'Allier, la marche triomphale de l'armée de César. Ce temps d'arrêt eut ses conséquences immédiates, équivalant presque à une défaite. On a vu que les Éduens s'étaient montrés chancelants d'abord : voici qu'ils menacent sérieusement de passer au parti patriote. Déjà sur sa route, le corps auxiliaire que César se faisait envoyer à Gergovie, entraîné par ses officiers, s'était prononcé pour l'insurrection : déjà dans le pays éduen même on s'était jeté sur les résidents romains, pour les piller et les tuer. César avait dû quitter le siège avec les deux tiers de son armée, marcher sur la division éduenne, et tombant comme la foudre devant elle, la ramener, tout au moins, à l'obéissance apparente : mince succès, et soumission fausse,

Vercingétorix  
est bloqué.

Les Éduens  
menacent.

*Nemetum* (le Clermont-Ferrand actuel), qui fut plus tard la capitale des Arvernes. Cette montagne porte encore le nom de *Gergovie* : les fouilles faites y ont mis au jour les restes d'une grossière muraille fortifiée. Le nom, qui s'est perpétué jusqu'au x<sup>e</sup> siècle, ne laisse pas de doute sur l'exactitude de la désignation locale. Cette désignation, en même temps qu'elle concorde avec toutes les données fournies par César, se fortifie encore par le rang de capitale, que César attribue implicitement à la ville (7, 4). Il faut d'ailleurs admettre, qu'après la défaite des Gaulois, les Arvernes ont dû émigrer de Gergovie dans l'*oppidum* de *Nemetum*, bien moins fort par sa position.

chèrement achetés d'ailleurs par le danger que coururent les deux légions laissées devant Gergovie! Vercingétorix en effet, saisissant hardiment et promptement l'occasion du départ de César, s'était jeté sur son camp : il s'en fallut d'un cheveu qu'il ne l'emportât d'assaut. Seule l'incomparable rapidité de César, revenu en force, sauva l'armée d'un second désastre d'Aduatua. Les Éduens donnaient maintenant de bonnes paroles : mais il était à prévoir que si le blocus se prolongeait sans résultat, ils iraient ouvertement à l'ennemi, et par ce mouvement forceraient César à lever le siège. Leur défection interrompant les communications avec Labiénus, ce dernier surtout, isolé, posté au loin, allait courir de grands dangers. César ne voulut à aucun prix laisser aller les choses à cette extrémité, et quelque pénible, quelque périlleuse pour lui aussi que fût sa décision, il n'hésita pas à abandonner une expédition infructueusement tentée; et puisqu'il le fallait faire tôt ou tard, à l'abandonner de suite. Entrer sans délai chez les Éduens, les empêcher, coûte que coûte, de se jeter dans la révolte, là était la chose urgente. Mais une telle retraite n'allait pas à la fougue de son tempérament, à sa confiance en lui-même : il voulut essayer un dernier effort. Peut-être qu'un succès éclatant le tirerait d'embarras. Pendant que tous les défenseurs de Gergovie s'élançaient du côté où l'assaut semble se préparer, le proconsul croit saisir le moment opportun d'une attaque sur un autre point, d'accès plus difficile, mais laissé dégarni par les Gaulois. De fait, les colonnes romaines franchirent le mur du camp, et en occupèrent les quartiers les plus proches. Mais déjà l'alarme était donnée, et l'ennemi se montrant à courte distance, César jugea prudent de ne point tenter un second assaut contre le corps de place. Il fit sonner la retraite. Les légions s'étaient trop avancées, dans l'emportement de leur facile victoire : elles ne l'entendirent pas ou ne voulurent pas l'entendre, et se lancèrent comme

César battu  
sous Gergovie.

un torrent contre la muraille d'enceinte : quelques soldats même pénétrèrent dans la ville. Là, ils se heurtent à des masses profondes, grossissant à chaque minute : les plus téméraires tombent : les colonnes s'arrêtent : en vain les centurions, les légionnaires se sacrifient et luttent héroïquement, les assaillants sont repoussés du mur avec perte et chassés du haut en bas de la montagne. Les troupes apostées par César dans la plaine les recueillent et empêchent un plus grand malheur. On avait espéré surprendre Gergovie; l'espoir s'était changé en défaite. Les blessés, les morts étaient nombreux (on comptait 700 soldats tombés et parmi eux 46 centurions)<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Pour les détails du siège de Gergovie, et la tentative de défection des Éduens, voir le récit émouvant de César (*B. G.*, 7. 35-52). Le résumé qu'en donne M. Mommsen suffira sans doute au lecteur non militaire : pourtant nous signalerons avec insistance les recherches et les développements donnés à ce second acte de la grande campagne de 702, par l'empereur Napoléon III (*Hist. de César*, II, pp. 264-282). La topographie de Gergovie (*V. supra*, p. 88, note 2) a été éclairée par les fouilles et les études intelligentes et heureuses de M. le commandant Stoffel, envoyé exprès sur les lieux, que l'empereur a lui-même visités. On a retrouvé le grand camp de César à l'est de Gergovie, dans la plaine, au nord du ruisseau de l'*Auzon* : on a retrouvé le petit camp sur la *Roche-Blanche*, au-dessous et en avant du flanc méridional du *Haut-Plateau* de Gergovie (*Erat e regione oppidi collis sub ipsis radicibus montis egregie munitus* (7, 36). Ce petit camp se reliait au grand par un double fossé et un chemin couvert (*fossamque duplicem duodenum pedum a majoribus castris ad minora perduxit* (7, *ibid.*). — Enfin on a reconnu au col des *Goules*, qui relie à l'ouest le massif de Gergovie aux hauteurs de *Risolles*, le point précis où les assiégés crurent que César se porterait en force, et où il ne fit qu'une fausse attaque, (*dorsum ejus jugi prope æquum, qua esset aditus ad alteram partem oppidi...* etc. (7, 44) pendant qu'il tentait directement l'assaut par les rampes escarpées du sud et du sud-est, entre la *Roche-Blanche* et le front abandonné un instant par les Gaulois, ces derniers se portant vers l'ouest, à l'autre extrémité du plateau, où César les menaçait par sa fausse attaque. — Nous ne disons rien de toute la partie du récit qui a trait aux Éduens : mais il est clair qu'après son échec, qu'il dissimule de son mieux, César ne pouvait pas ne pas lever le siège, pour aller les comprimer, et aussi pour opérer, coûte que coûte, sa jonction avec Labiénus. — Il avait lui-même couru des dangers au moment où ses troupes ramenées des hauteurs étaient poursuivies par Vercingétorix. Selon Servius (*ad Aeneid.* 743), il aurait été prisonnier un instant; et selon Plutarque, les Arvernes auraient suspendu son épée, prise sur lui ou perdue au fort de la mêlée, dans un de leurs temples. — L'attaque malheureuse de Gergovie rappelle sous certains rapports les épisodes de la bataille de Laon, des 9 et 10 mars 1814.]

Mais dans l'échec subi, une telle perte formait encore la moindre part.

L'insurrection  
recommence.

Couronné du nimbe de la victoire, César avait eu dans les Gaules l'irrésistible prépondérance : son auréole aujourd'hui pâlisait. La lutte devant Avaricum, les efforts infructueux des Romains pour contraindre Vercingétorix à une bataille, la défense opiniâtre de la ville, sa prise d'assaut presque due au hasard, tous ces événements ne portaient plus le cachet des exploits des premières guerres gauloises : les Celtes y avaient gagné, bien plutôt que perdu, la confiance en eux-mêmes et en leur chef. Leur système nouveau de résistance derrière un camp retranché, sous la protection d'une forteresse, avait pour lui la sanction de l'expérience : à Lutèce, comme à Gergovie, il avait réussi. Et puis, cette défaite récente, la première qu'ils eussent jamais infligée à César, venait achever leurs succès : elle fut comme le signal d'une seconde explosion

Les Éduens  
soulevés.

de la révolte. Les Éduens, rompant décidément avec le Proconsul, entrèrent en rapport avec Vercingétorix. Leur contingent, qui marchait avec les légions, fit défection et, profitant de l'occasion, enleva, à Noviodunum (sur la Loire)<sup>1</sup>, les dépôts de l'armée de César, c'est-à-dire sa caisse, ses magasins, une multitude de chevaux de remonte et tous les otages qu'il y tenait renfermés. Au même moment, et ce n'était point l'événement le moins grave, les Belges, jusque-là restés en dehors du mouvement, entraînés par les nouvelles qui leur arrivent, s'agitent à leur tour. Le puissant clan des Bellovaques se met en marche afin de prendre en queue Labiénus, occupé devant Lutèce à repousser l'attaque des peuples de cette région de la Gaule centrale. De tous côtés on arme : partout gagne l'enivrement patriotique, à ce point que les partisans les plus fermes et les plus favorisés de Rome se tournent contre elle. Témoin le roi des Atrébates, *Comm*,

Les Belges  
soulevés.

<sup>1</sup> [Il s'agit ici du *Noviodunum des Éduens (Nevers)*].

enrichi pourtant, lui et les siens, de grands privilèges à raison de ses services passés, et doté par César de l'hégémonie sur les Morins. L'insurrection étend ses fils jusqu'au milieu de la vieille province : on espère, et non sans fondement peut-être, mettre l'épée à la main aux Allobroges eux-mêmes. A l'exception des Rèmes et des peuples qui relèvent d'eux, Suessions, Leuques et Lingons, chez qui les tendances *particularistes* ne laissent point prise à l'enthousiasme commun, pour la première et pour la dernière fois, la race celtique tout entière, des Pyrénées au Rhin, se levait en armes pour sa liberté et sa nationalité. Chose remarquable aussi, les peuples de souche germane, toujours au premier rang dans les guerres antérieures, se tiennent aujourd'hui à l'écart : les Trévires et, à ce que l'on croit, les Ménapiens, occupés qu'ils étaient à batailler contre les autres Germains, ne prirent point activement part au mouvement belliqueux des Gaulois.

Ce fut une heure solennelle que celle où César, au lendemain de la retraite de Gergovie et du désastre du quartier général de Noviodunum, réunit son conseil de guerre pour aviser aux mesures urgentes. Beaucoup opinèrent pour l'évacuation totale par les Cévennes : il fallait, disaient-ils, rentrer dans la province, désormais ouverte de tous côtés à l'insurrection, et à qui faisaient besoin les légions envoyées après tout pour la défendre. César rejeta cette lâche stratégie conforme peut-être aux instructions sénatoriales et aux conseils d'une responsabilité timorée : elle ne se justifiait en rien par la situation des choses. Le Proconsul se contenta d'appeler sous les armes toutes les milices des Romains habitant la province : à elles de garder, de leur mieux, leur frontière. Pour lui, il choisit la route opposée et, se dirigeant sur Agedincum à marches forcées, il ordonna à Labiénus de l'y venir rejoindre, aussi en toute hâte. Les Gaulois, naturellement, voulurent empêcher la concentration des légions. Labiénus pouvait passer la Marne en quelques marches, remonter la rive

Plan de César.

Jonction  
de César  
et de Labiénus.

Bataille  
sous Lutèce.

droite de la Seine et atteindre Agedincum où il avait ses réserves et ses bagages, mais c'eût été là donner aux Gaulois, pour la seconde fois, le spectacle d'une armée romaine battant en retraite. Donc, au lieu de franchir la Marne, il aima mieux traverser la Seine sous les yeux de l'ennemi, surpris par une feinte, et lui livrer le combat sur la rive gauche du fleuve. Il fut victorieux : les Gaulois perdirent beaucoup de monde, leur chef, le vieux Camulogène, entre autres, resta sur le terrain. Ailleurs, les insurgés n'étaient pas plus heureux : loin d'arrêter César sur la Loire, celui-ci ne leur avait pas laissé le temps de se réunir et, ne trouvant sur le fleuve que les milices éduennes, il les avait défaits et dispersés sans peine. Bientôt les deux armées opéraient heureusement leur jonction <sup>1</sup>.

Pendant ce temps, les insurgés avaient délibéré à Bibracte, près d'Autun, capitale des Éduens, sur les intérêts et la conduite de la guerre. Vercingétorix y fut encore l'âme de l'assemblée : sa victoire de Gergovie l'avait fait l'idole de la nation. Mais l'égoïsme séparatiste luttait encore : et l'on vit les Éduens dans ce duel à mort où se précipitaient les Gaules, mettre en avant leurs vieilles prétentions à l'hégémonie, et proposer, en pleine assemblée, à la place du héros arverne, l'un des leurs comme général. Les représentants de la nation s'y refusèrent, et en même temps qu'ils confirmaient Vercingétorix dans le commandement suprême, ils adoptaient sans y rien changer son plan de guerre. C'était toujours le système pratiqué devant Avaricum et à Gergovie. La clef des nouvelles positions gauloises était *Alesia*, *oppidum* des *Mandubiens* (auj. *Alise Sainte-Reine*, non loin de *Semur*,

<sup>1</sup> [Sur la bataille livrée en aval de Paris, *B. G.* 7, 59-62 : et *Hist. de César*, II, pp. 287-290. Le passage de la Seine a dû s'effectuer à la hauteur du *Point-du-Jour*, à quatre milles pas en aval de l'île de la *Cité* (*quatuor milia passuum secundo flumine*), et la bataille se livrer dans la plaine de *Grenelle*. — Sur la marche de César et sur le passage de la Loire, *B. G.* 7, 56. — *H. de C.*, II, p. 284.]

département de la Côte-d'Or <sup>1</sup>). Sous ses murs un grand camp retranché avait été construit. D'immenses approvisionnements y attendaient l'armée de Gergovie, dont la cavalerie, par l'ordre exprès de l'Assemblée nationale comptait actuellement 45,000 hommes montés. César, avec toutes ses forces concentrées dans sa main à Agedincum, avait pris la direction de *Vesontio* (*Besançon*). Il voulait se rapprocher de la vieille province, qu'effrayaient les incursions de l'ennemi, et la défendre contre ses dévastations. Déjà, en effet, des bandes s'étaient montrées chez les *Helviens*, au sud des monts Cévennes <sup>2</sup>. *Alesia* se trouvait presque sur la route des Romains : ils vinrent donner contre la cavalerie de Vercingétorix, la seule arme d'attaque avec laquelle il pût opérer. Mais au grand étonnement de tous, les escadrons gaulois se laissèrent battre par ceux de l'ennemi qu'appuyait une réserve de fantassins légionnaires <sup>3</sup>. Vercingétorix aussitôt courut s'enfermer dans *Alesia* : César, à moins de renoncer absolument à l'offensive, se voyait obligé, pour la troisième fois dans le

Bataille  
de cavalerie.

<sup>1</sup> [C'est avec raison, selon moi, que tous ceux qui ont mûrement étudié la question rejettent l'emplacement, dans ces derniers temps vivement prôné, de la localité d'*Alaise*, au sud de *Besançon*. — *V. infra*, p. 97.]

<sup>2</sup> [Les *Helviens* menacés par les *Gabales* et autres peuples du nord des Cévennes, prirent les devants : mais ils furent battus et perdirent leur roi *Donnotaur* (*B. G.* 7, 65)].

<sup>3</sup> [La certitude, aujourd'hui acquise de l'emplacement d'*Alesia*, assure toute vraisemblance à la détermination topographique du champ de la bataille de cavalerie, à laquelle César n'a d'ailleurs consacré que quelques lignes (*B. G.* 7, 66, 67) d'une exacte précision. Ce serait sur la route actuelle de Langres à Dijon, au point où la *Vingeanne* la traverse, en avant de *Thil-Châtel*, et à deux ou trois myriamètres au sud de Langres, que Romains et Gaulois se seraient rencontrés. Le terrain se prête parfaitement à la description de César ; et les fouilles faites dans plusieurs *tumuli* aux alentours, attestent une lutte de cavalerie (nombreux fers à cheval trouvés dans les terres), où bon nombre de Gaulois portant bracelets, anneaux de bronze, etc., ont dû succomber. On constate aussi par la direction des *tumuli* que ces combattants se sont portés de l'est à l'ouest, les Gaulois ayant fui vers *Alesia* (*V.* au surplus l'*Hist. de César*, II, pp. 292-298). — Encouragé par son succès, César veut en finir avec l'ennemi, et changeant de route, il va l'assiéger dans sa forteresse].

Siège d'Alesia.

cours de cette même campagne, avec son armée bien plus faible quant au nombre, d'aller chercher l'armée de son adversaire, retranchée avec son innombrable cavalerie, sous les murs d'une vaste citadelle pleine de troupes et d'approvisionnements : mais tandis qu'ailleurs les Gaulois n'avaient eu affaire qu'à une partie des légions romaines, aujourd'hui toutes les forces de César sont réunies devant la ville; et Vercingétorix ne pourra plus, comme naguère à Avaricum et à Gergovie, mettre à la fois son infanterie sous la protection du corps de place, et tenant ses communications libres au dehors à l'aide de ses rapides escadrons, intercepter celles de l'assiégeant. Les cavaliers gaulois, découragés déjà par une première défaite, ne tenaient plus en face des Germains de César, qu'ils avaient tant méprisés. La circonvallation romaine enveloppa dans ses lignes de 4 milles [alle. = 8 lieues] d'étendue la forteresse et le camp appuyé sur elle. Vercingétorix avait compté se battre sous ses murs : il n'avait pas cru qu'il y serait lui-même assiégé : en cas d'investissement, les vivres emmagasinés dans Alesia, si immenses qu'ils fussent, ne pouvaient plus suffire. N'avait-il pas à nourrir et son armée, 80,000 environ en infanterie, 15,000 hommes en cavalerie, et la population nombreuse abritée dans la ville? Il comprit aussitôt que son plan de guerre serait cette fois la ruine, à moins que toute la nation, accourant à lui, ne délivrât son général pour ainsi dire captif. Un mois au plus se passa, pendant lequel se fermait sur lui la ligne d'investissement : pendant ce temps il pût faire vivre son monde : mais au dernier moment, le passage restant ouvert encore pour les hommes à cheval, il les lança tous dehors, et les dépêcha aux principaux de la nation, demandant la levée en masse, et l'envoi d'une armée de secours. Quant à lui, se tenant pour responsable du plan de guerre qu'il avait imaginé et qui tournait contre sa patrie, il demeura à Alesia, voulant partager le sort des siens dans la bonne et la mauvaise fortune. Cependant César se préparait active-

ment à jouer son rôle d'assiégeant et d'assiégé. Il s'entoura au dehors d'une seconde ligne de circonvallation défensive, et se munit d'approvisionnements pour un long temps. Les jours s'écoulaient : déjà dans la ville, il ne restait plus un sac de blé : déjà les assiégés avaient fait sortir tous les habitants impropres aux armes, qui, repoussés impitoyablement par les leurs et par les Romains, mouraient en foule et d'une mort misérable entre les lignes et la forteresse. Tout à coup, à la dernière heure se montrèrent à perte de vue, en arrière de César, les colonnes d'une innombrable armée celtique et belge : 250,000 hommes de pied, 8,000 cavaliers accoururent à l'aide de Vercingétorix. Du canal de Bretagne aux Cévennes, tous les peuples ont fait un immense effort. Ils veulent à tout prix sauver l'élite des patriotes et leur général. Seuls, les Bellovaques ont répondu qu'ils entendaient combattre les Romains, mais seulement sur leur propre frontière. Un premier assaut échoue, donné aux doubles lignes de César et par les assiégés et par les bataillons de secours. Il se renouvelle après un jour de repos : cette fois, les Gaulois, choisissant mieux le point d'attaque, se sont jetés des hauteurs voisines sur la contrevallation en cet endroit dominée et courant à mi-côte. Ils comblent les fossés : ils précipitent les Romains de l'agger. C'est alors que Labiénus, envoyé par César, ramasse en toute hâte les cohortes qu'il trouve sous sa main, et se jette sur l'ennemi avec quatre légions. Une lutte désespérée, corps à corps, s'engage sous les yeux de César, qui arrive de sa personne à l'instant le plus critique : puis ses cavaliers galopant derrière lui tournent les Gaulois, les prennent à dos dans leur déroute, et achèvent la journée. La victoire était grande! Plus que cela, c'en était fait d'Alesia : c'en était fait de toute la nation gauloise<sup>1</sup>! L'armée de secours a perdu cœur : elle

Arrivée  
de l'armée  
de secours.Combats  
sous Alesia.

<sup>1</sup> [Le problème relatif à Alise a, de nos jours encore, été maintes fois agité (p. 95, note 1). Inutile de raconter ici les vicissitudes de la lutte érudite entre *Alise Ste-Reine* et *Alaise*, près *Quingey (Doubs)*.